



UN CONTE POUR LE JOUR DES ROIS

DESSIN DE M GÉRARDIN

L'ÉTOILE

I

En ce temps-là, la triple caravane campait au cœur du désert, parmi les noirs basaltes et les granits verts qui furent la grande Palmyre. Le soleil baissait, déjà rouge, les officiers mèdes levaient leurs bâtons recourbés en crosse, pour le départ, et les chameaux, sous les cuirs peints et les bandelettes de laine, se levaient pesamment, laissant au sable l'empreinte de leurs genoux.

Au seuil des tentes, les rois attendaient, tournés vers l'orient, où, dans l'azur pareil aux turquoises mortes, allaient éclore les étoiles. Toutes les sciences humaines semblaient flotter dans leur regard, et leurs yeux étaient fixés à force de contempler les choses surnaturelles. Leurs barbes luisaient sur leur tuniques comme l'argent fluide sur l'or ; leurs lourdes robes étaient d'or, leurs mitres d'or, et dans l'or du couchant ils rêvaient, pensifs et magnifiques.

Les esclaves murmuraient :

—Où nous mène la mystérieuse volonté de de nos maîtres ? Comment irons-nous jusqu'au trétrarque Hérode, à Jérusalem, si nous suivons toujours dans les ténèbres les routes incertaines du désert ? Ah ! mieux vaut marcher, ployés sous les ballots, l'ardent soleil mordant nos crânes, que d'affronter, à l'heure des lions, la magique et malfaisante nuit, évocatrice de fantômes.

—Abriman erre sur nos voies, gémissaient les Perses.

—L'odeur des fauves alourdit le vent ; les chameaux s'effrayent ; des yeux de phosphore rôdent autour de nous ; la sombre Nephtys nous tient dans sa serre, disaient tout bas les Egyptiens.

Et tous ceux de Phénicie, d'Assyrie et de Chaldée clamaient ensemble :

—Bel, Baal, Bélus, ne nous abandonne pas, ô soleil !

II

Et le soleil baissant toujours, le mage Balthazar dit :

—L'étoile va paraître.

Et Gaspard reprit :

—Vous souvient-il, ô rois ! du soir que nous la vîmes apparaître, claire et si pure, dans le firmament mystérieux, livre des destinées dont les constellations sont les resplendissantes pages ? Sur les terrasses de Ninive où furent les jardins de Sémiramis, nous interrogeons l'espace, écoutant ce que disent les nuits dans leur majesté et leur mystère... Soudain nos genoux fléchirent, et nos bras, nos faibles bras de vieillards se levèrent, saluant l'astre nouveau à sa naissance radieuse. Et tandis que l'étoile montait à l'occident, comme une grande fleur lumineuse, les colosses dont les bras nerveux étouffent des lions aux portes des temples tréssaillaient jusqu'à leurs entrailles de granit.

—Depuis dix minutes, reprit Melchior, aver-

tis par le même songe, nous suivons l'étoile dans sa marche vers la Palestine où le roi des Juifs,—ce roi qui doit dominer le monde,—attend les présents symboliques,—encens, or et myrrhe,—que nous déposerons à ses pieds. Et les nuits succèdent aux nuits, et les sables interminables se déroulent encore, semés de ruines et d'ossements...

—Et les aspects du déserts épouvantent les chameliers, interrompit Gaspard. L'étoile, invisible à leurs yeux, n'a pour eux ni clarté ni promesse d'espérance. O rois, mes frères, des bruits sourds de révolte montent parmi nous !

Le centenaire Balthazar hocha la tête :

—Eh ! qu'importe le murmure de l'esclave qui suit le pas de nos chameaux ? Les songes ne nous ont-ils pas parlé leur mystérieux langage ? Quand nous passons, tourmentant du doigt notre barbe blanche, graves dans nos vêtements d'or, tous les fronts ne s'inclinent-ils pas devant la sérénité de notre science et l'orgueil de notre pouvoir ?

—Ne sommes-nous pas les très sages et les très saints, les grands mages qui commandons aux forces de la nature ; les rois du surnaturel et de l'infini ! s'écria Gaspard.

—Ne sommes-nous pas les très saints et les très purs, dit le pensif Melchior, les seuls élus de l'étoile !

Ainsi parlaient les vieillards de Chaldée, appuyés sur leurs hâtons de pasteurs. Secrètement, ils méprisaient la race infime des